

Se perdre en conjectures

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Cécile Marmonnier

Se perdre
en
conjectures

(Et maintenant on fait quoi ?)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Instructions préalables</i>	8
<i>l'œil scrute le silence</i>	10
<i>la femme cloche</i>	12
<i>« tu fais quoi aujourd'hui ? »</i>	13
<i>t'y crois toi ?</i>	15
<i>le fromage en plastique rouge</i>	17
<i>je suis venue au monde</i>	18
<i>messages olfactifs</i>	21
<i>habiter ici</i>	24
<i>Allivet Bouvain</i>	27
<i>panthéon photographique</i>	32
<i>seventies</i>	42
<i>le couloir</i>	46
<i>la sieste ou le temps étiré</i>	50
<i>Saxe Gambetta</i>	53
<i>conversation téléphonique</i>	57
<i>plus tard elle est partie à la campagne</i>	59
<i>le soir il sera mort</i>	63
<i>compter les moutons dans le noir</i>	68
<i>il aurait dit ça sent le pâté</i>	71
<i>qibla</i>	75
<i>frôler l'insolation</i>	77
<i>soleil cour coupée</i>	80
<i>en moiss'batt' à Corfou</i>	81
<i>passer à La Trappe</i>	85
<i>passer à La Trappe (1)</i>	88
<i>seule à une heure sans heure</i>	95
<i>entre-deux</i>	96
<i>trois fois une première page</i>	98
<i>lapidaire en cinq fragments</i>	100

Instructions préalables

- si vous lisez ce texte, c'est que ce modèle s'est ouvert sur votre traitement de texte, bravo !
- on a choisi par défaut une police Garamond, présente sur l'ensemble des ordinateurs, mais vous pouvez bien sûr en changer ;
- format choisi par défaut : livre de poche, 7 x 8 pouces ;
- récemment, sur le Patreon Tiers Livre, [cette vidéo d'appui](#) sur comment utiliser styles, marges et tables de Word, vous y référer (vaut pour l'ensemble des traitements de texte) ;
- copier-coller une par une, dans l'ordre qui vous semble le mieux adapté, l'ensemble de vos contributions pour le cycle, aucune référence à la consigne originelle, mais veillez au titre !
- une fois tout transféré dans ce document, actualiser la table des matières (clic droit), vérifier votre mise en page et l'affiner si besoin via le menu « styles » ;
- bien sûr tous ajouts, toutes corrections, toutes amplifications complémentaires bienvenues !
- important : faire « enregistrer sous » en veillant à ce que votre nom figure dans le titre du fichier !, formats pris en compte .docx, .pages, .odt etc ;
- me le transmettre par mail (pas pdf, mais formats ci-dessus !).

« Un samedi après-midi, vingt-quatre décembre, il y a quelques années.

Cinq étages plus bas, dans la rue piétonne, de nombreux passants. Une rumeur de foule. Mais cette rumeur de foule ne me dérang[e] pas. Je [suis] installé à ma table de travail.¹ » Moi non plus la rumeur de foule ne me dérange pas pour ce que j'ai à faire. Au contraire. Personne ne me voit. Dehors il fait froid mais je n'en souffre pas, assise sur un banc dans la rue piétonne, à l'observer cinq étages plus haut. Charles Juliet est timide ou d'une grande modestie. Il semble vivre à l'écart du monde et pourtant son œuvre m'a ouvert les yeux. Il économise sa voix pour écrire, recherchant l'instant où la parole se lève pour la coucher sur le papier de son écriture fine et nerveuse. Je remarque que la fenêtre est entrebâillée malgré la rigueur du temps. Ce n'est pas la froidure de l'aube qui l'effraie, c'est la froideur des hommes. Leur méchanceté. Par moments, la mousseline du rideau ondule légèrement, j'ai l'impression qu'il se lève et s'approche de la fenêtre comme pour jeter du sel

aux anges. Sous d'épais sourcils noirs, ses yeux caves mangent son visage émacié tourné vers la rue. M'aura-t-il seulement aperçue ?

¹ Charles Juliet, *Trouver la source*, Editions Paroles d'Aube, 1992

« *Ma condition de vivante m'exténue²* » je suis une cloche fêlée ou *une clochette sans battant³* c'est selon. la porcelaine des vingt ans s'est cassée, « *j'[ai] perdu ce qui me tenait²* ». recoller les morceaux de mon corps brisé en soulignant les fissures de laque saupoudrée d'or au lieu de les dissimuler. « *quelqu'un d'ici veut-il venir vivre à ma place ?²* » s'en extraire pour ne plus hanter la cerisaie printemps été saisons les plus cruelles quand il faut venir à bout des haies des fruits des herbes et des céréales tout ça à l'étouffée sous le couvercle de la marmite d'un ciel blanchi à vif. dès lors aspirer à l'hiver quand tout est au repos qu'on n'en peut mais qu'on désire le froid l'enveloppe du givre comme un liseré doré autour de la faussure de ma robe que le givre vienne frapper tinter comme cristal les parois de céramique

² Valère Novarina

³ Pentalogie d'Aki Shimazaki

« tu fais quoi aujourd'hui ? »

« Tu fais quoi aujourd'hui ? »... Et aussitôt la journée prend de l'ampleur... s'ouvre sur... tous les possibles... sur... le faire... faire quelque chose... d'utile... qui serve à quelque chose... qui servirait une cause... un travail... Incidemment la question se glisse... oui... elle s'invite à la table du petit-déjeuner... entre les rots de la cafetière et l'odeur de pain grillé... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... s'étale comme le beurre sur la tartine... La journée s'annonce-t-elle calme « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... ce besoin de la remplir... de toujours remplir sa journée... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... se dissout dans le café... tombe dans la gamelle du chat... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... c'est le mot starter... le bonjour du matin qui... déverrouille... se déverrouiller la voix avec cette question quotidienne « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... Longtemps elle a été posée par la mère au père « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... se tourner vers les volets... les ouvrir... observer le ciel plus sûrement que consulter un bulletin météorologique... vers quoi orienter le... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... quand on est

tributaire de... du... du temps qu'il fait... autant que du temps qu'il ne fait pas... du temps qui passe « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... la question est aujourd'hui reprise par le fils à la mère... le mot d'accueil... la phrase démarrant le matin... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... s'assurer de bien faire quelque chose... s'assurer que la mère... quoi... la mère... la question... un bonjour comme un autre... le thermomètre de la santé... mentale... physique de la mère... s'assurer... quoi... qu'elle ait quelque chose à faire... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... finit par enchaîner... on ne sait plus qui surveille... l'autre... ou... soi-même par ces quatre mots... anodins... « Tu fais quoi aujourd'hui ? »... et la variante incontournable si elle... la question est posée le soir... « Tu fais quoi demain ? »...

t'y crois toi ?

T'y crois toi l'autre jour la mairie l'a appelée c'était le 30 mai dernier pour lui dire que ça faisait trois mois depuis le 23 février qu'elle n'était pas venue chercher sa carte d'identité qu'à présent elle partait à la destruction. Mais elle elle n'a jamais reçu le sms de la préfecture indiquant qu'elle était arrivée à la mairie, c'est ce qu'elle lui ai dit à la dame. Elle appelle quand il est trop tard. Il a fallu tout recommencer depuis le début.

T'y crois toi quand la politique agricole commune t'enjoint de planter des patates des betteraves ou du tournesol alors que les betteraves elles poussent dans le nord et pas dans le Dauphiné que les tournesols chaque année sont envahis au semis par les limaces au stade trois feuilles par les lièvres et après par les pigeons qui envahissent la plaine ? Et les patates ? Quand tout le monde plantera des patates plus personne n'en voudra et t'en feras quoi toi de tes patates ?

T'y crois toi quand tu procèdes à la e-crédation d'un groupement d'employeurs si tu écris sur le

formulaire agriculteur co-gérant de l'EARL et co-gérant de la SNC plutôt que représentant le dossier est bloqué sans que l'on sache pourquoi tu as beau recommencer il est toujours refusé ? C'est pas un peu jouer sur les mots ?

T'y crois toi le facteur a refusé de lui donner la carte grise du véhicule sous prétexte qu'il n'y avait pas écrit le statut de l'exploitation sur l'enveloppe. Il l'a retournée direct à Charleville Mézières décrétant que l'Agence Nationale des Titres Sécurisés devait corriger son erreur. De quoi il se mêle ? Elle a dû remuer ciel et terre pour qu'elle revienne.

T'y crois toi depuis le début de l'été la machine elle a pas dû tourner plus de huit jours. Tous les jours ou presque il pleut. Pas moyen de moissonner. Les grains noircissent germent dans leur épi. Encore une année pourrie.

le fromage en plastique rouge

le fromage en plastique rouge ne fond pas le fromage en plastique rouge est jaune le plastique plastifie la pâte cuite le plastique enferme le fromage dans un emballage hermétique colle au plus près de son corps l'enserme à la taille de guêpe le fromage en plastique rouge est autrement bon tellement pas bon le fromage que je râpe n'est pas en plastique rouge il fond sur les gratins pas comme le fromage en plastique rouge qui ne fond pas se durcit forme croûte se dessèche le fromage que je râpe n'est pas en plastique ne se colle pas dans le plastique rouge n'est pas collé sur sa peau qui ne respire pas qui ne fond pas devant la fille à la taille de guêpe enserrée dans un corset à baleine en plastique rouge comme le plastique rouge du fromage en plastique déjà râpé la fille au corset de plastique rouge ne râpe aucun fromage ni jaune ni en plastique rouge la fille blonde pas râpée la fille dans sa lingerie de plastique rouge comme le fromage dans son plastique rouge qui colle à la peau à la croûte de la fille à la taille de guêpe guêpière rouge et noire

je suis venue au monde

j'ai entendu murmurer des prières. j'ai perçu des voix. j'ai reçu des coups. je me suis trouvée à l'étroit. je me suis retournée. j'ai glissé le long d'une paroi, descendu à pic et sans rappel, franchi le col une nuit un peu avant l'aube au tournant de l'hiver. j'ai touché terre

je me suis encordée à une fratrie et j'ai rampé. depuis j'ai une date de naissance. j'ai reçu un prénom. j'ai épelé mon nom. plus tard, écrire tout ça sur un arbre généalogique

j'ai joué à me percher dans les arbres. j'ai joué à chat perché. j'ai joué à cache-cache. j'ai joué au foot dans la cour de récréation. j'ai joué au ballon prisonnier. j'ai joué à la marelle. j'ai joué à l'élastique. j'ai joué à la poupée. j'ai joué au lego. j'ai joué au loto. j'ai joué à la marchande. j'ai joué avec le feu. j'ai joué avec mes sœurs. je n'ai guère joué avec mon frère. j'ai joué à pigeon vole. j'ai joué au badminton. j'ai joué au ping-pong. j'ai joué à ni oui ni non. j'ai joué au volley-ball. j'ai joué au basket. j'ai joué aux dames. je ne sais pas jouer aux échecs ni au tarot ni à la belote. j'ai battu les cartes. j'ai appris à jouer au rami. j'ai

joué à la bataille. j'ai fait des réussites. j'ai joué au jeu des sept familles. j'ai demandé le père. j'ai demandé la mère. j'ai la fille. j'ai le fils. j'ai joué au nain jaune. j'ai joué au jeu de l'oie. j'ai joué au jeu des mille francs. je n'ai pas joué à la roulette russe. j'ai joué à *Bonjour la France*

je connais les départements français. je sais compter. je compte des syllabes. j'apprends les tables de multiplication. j'apprends les conjugaisons. j'apprends les verbes irréguliers. j'apprends les règles de grammaire. je connais les exceptions qui font la règle. je récite chou hibou genou... j'apprends des comptines. j'apprends des chansons. j'apprends mes leçons. au collège j'apprends des langues étrangères. j'apprends l'anglais. je récite les verbes irréguliers. je n'apprends pas l'italien. j'apprends l'allemand. j'apprends le grec ancien. j'apprends les déclinaisons. à la fac de lettres j'apprends le latin. j'apprends le grec moderne. j'apprends le vieux français. j'apprends la grammaire historique. j'apprends la phonétique.

qu'ai-je gagné à être honnête ? qu'ai-je gagné à dire la vérité ? qu'ai-je gagné à ne pas la dire ? qu'ai-je gagné à me taire ? qu'ai-je gagné à dire ne pas dire des mensonges ? qu'ai-je gagné à mentir par omission ? qu'ai-je gagné ?

j'ai épousé un paysan. veuve j'ai hérité d'une ferme. je n'ai pas choisi de travailler la terre je travaille la terre. je découpe des îlots en parcelles des parcelles en sous-parcelles j'élabore des plans d'assolement. je sème des céréales. j'ai semé de la luzerne mais je n'ai pas de chèvre. j'ai des vaches. j'ai hérité d'un troupeau. j'ai hérité de deux tracteurs et d'une moissonneuse-batteuse comme d'autres héritent d'une Lamborghini. je traîne la lourdeur administrative. je déclare à l'Europe. je suis fichée. j'ai un numéro de pacage. j'ai quatre numéros de siret. j'ai un numéro de sécurité sociale. j'ai un numéro national d'électricité. j'ai un numéro de téléphone en 04... j'ai un numéro de téléphone en 06... j'ai quatre adresses mails. je n'ai pas de compte Instagram. je suis absente des réseaux sociaux

je lutte. je lutte contre l'ambrosie

à la fin du printemps on sait que l'été arrive à
l'odeur du foin

l'homme est mort avec l'odeur du soleil sur la
peau de son bras

*« L'odeur seule est capable de réunir ensemble
animés et inanimés. »* – Ryoko Sekiguchi

l'homme mort dégage une odeur douceâtre
qu'un pot-pourri aux senteurs florales ne
désagrège pas

l'odeur de la nuit se charge d'odeurs
souterraines

l'insomnie demande si le jonc de mer
recouvrant le sol de la salle de bain est bonne ou
mauvaise odeur

l'odeur du sommeil favorise-t-elle
l'endormissement ? et l'odeur du petit jour le
réveil ?

que sent-on quand on sent le sommeil venir ?

l'odeur amère de l'artichaut râpe le palais

quand ils reviennent une mère reconnaît
l'odeur de ses enfants longtemps après qu'ils
l'aient quittée

« [...] *des mouches éclatantes / Qui bobinent
autour des puanteurs cruelles* » – Arthur Rimbaud

à l'odeur du chat on sait où il a dormi : sur le
siège du tracteur qui emmagasine odeurs de
graisse et de mécanique ; sous le râtelier des
vaches où s'accumule de la bouse séchée

l'odeur du foin est-elle la même qui se dépose
sur ta peau et sur le pelage du chat ?

y a-t-il des odeurs réservées à/réservées pour

au parc ce matin deux dames et deux chiens se
promènent. L'une dit : il cherche il sent une
bonne odeur. Comment sait-elle qu'il s'agit d'une
bonne odeur ? Les deux chiens sentent-ils la
même odeur ? Lisent-ils le même message ? Y a-

t-il une marge d'interprétation d'un chien à l'autre comme pour toute lecture ? Le fait d'être un chien noir ou un chien à la fourrure nounours modifie-t-il la perception des odeurs ?

les pignaras que le chien ramène de sa promenade dans ses poils lui délivrent-ils la clé d'un mystère ?

une odeur lavée par la pluie est-elle plus propre ?

pour un animal pourquoi se rouler dans la crotte ? Est-ce porter son ennemi/son ami sur son dos ? Est-ce pour crypter/décrypter un message olfactif ?

1 dans la matrice s'abriter sous les membranes de chair

2 s'abriter sous l'ombre d'un arbre chêne platane mûrier et vivre avec lui

3 le hangar, lieu ouvert à l'est et au sud fermé au nord et à l'ouest, habiter les points cardinaux

4 l'auréole blanchâtre à la tête du bois de lit comme s'il habitait son propre suaire

5 défense de pénétrer dans la carrière, c'est ce qui est écrit sur la porte. de l'autre côté on habite un temps géologique

6 pousser les sacs enjamber les boîtes et les cartons et habiter l'estanco

7 ouvrir la travailleuse pour y trouver mèches de cheveux et dents de lait de ceux qui ont habité leur enfance ici

8 la pièce noire est la pièce qu'on ne souhaite pas habiter ni le coin ni le piquet peu habitables

9 imaginer ce que serait la cave si elle était ma chambre

10 dans une salle d'attente imaginer quelle pièce j'y installerais. imaginer l'appartement que

serait le cabinet médical, l'office notarial. se dire
cette peinture orange ce rose layette quelle idée

11 construire sa maison autour du lave-mains
qui se trouvait 50 rue des Alpes dans le couloir
d'habitation commune

12 avant de mettre en vente l'appartement
balayer les vies que nous y avons laissées comme
autant de mues

13 rêver d'un appartement en ville et sans
balcon quand la nature envahissante habite vos
nuits

14 dans un hôtel placer sur la table de chevet
flacons pommades et parfums. sur la tablette de
la salle de bain brosse à dent et dentifrice :
satisfaction du devoir vivre ici accompli

15 en dernier décrocher le coucou arrêté à
l'heure du décès, signe que plus personne
n'habite l'appartement, le nôtre, depuis
cinquante-six ans

16 s'aménager une voiture avec des bottes de
foin, on dirait que là-bas c'est notre maison.
rouler vite

17 si j'habitais sur la côte normande aurais-je
une longue vue pour observer l'horizon ?

18 je n'y habite plus : est-ce encore ma ville ?

19 ici c'est surtout la maison de la chatte
tigrée

20 le chien jappe sur le seuil de son box saute manifeste sa joie et son mécontentement d'être envahi : qui habite ici ?

21 habiter le monde au bord du précipice dans un équilibre bancal

22 « *elle réfléchit à la complexité inextricable du monde ; des entités et des relations qui l'habitent, devant ses yeux se décomposent les maillages lâches, mystérieux, plus ou moins colorés.* » – Phoebe Hadjimarkos Clarke, *Aliène*, Editions du sous-sol, 2024, page 162

Dans le vaste parc ouvert au public il y a une mare avec un ilot central. Dimanche dernier un héron gris se tenait sur une branche morte. Il était voûté, il avait l'air vieux. Le chien tenu en laisse, un jeune épagneul breton croisé setter anglais, ne l'a pas dérangé. L'oiseau se tenant immobile au-dessus de l'eau, le chien n'a pas détecté de mouvement. D'habitude les hérons vont par paire ou par couple ; comment savoir s'ils forment paire ou couple ? Ils arrivent le cou étiré se pose comme des parachutes maladroits, repliant leurs ailes, leurs échasses cherchant appui sur le sol. Pour un peu, ils tomberaient. Quand la neige recouvre le parc, il n'y a plus de héron. Il n'y a pas non plus de promeneur. L'espace est immensément blanc et blanc aussi vierge que Terre Adélie quand Dumont d'Urville la découvrit. On le traverse alors en diagonale pour fouler le sol à longues enjambées. La couche de neige est parfois si fine que des fleurs jaunes et des brins d'herbe verte l'hirsutent. Tout est feutré dans ce cocon neigeux. Seuls les pas craquètent. Le chemin empierré fait le tour à peu

près circulaire du parc. Il arrive que de la serpentine affleure en surface. Il suffit de la déterrer pour tenir dans sa main un joli œuf de pierre verte. A l'entrée ouest se trouve une aire de jeux avec un toboggan entouré de gravillons. Les enfants les jettent par poignées sur la pente inclinée qui se met à chanter. Inutile de les raisonner : toutes les mères qui s'y essaient échouent. Le petit train bleu jaune rouge n'existe plus. Il a été enlevé non remplacé. On devine son emplacement à la couche de gravillons plus épaisse faisant le bonheur des petits mais pas de leurs mamans se tordant les pieds. Depuis peu la commune a installé aux entrées est et ouest un dévidoir de sacs à déjections canines trivialement désignés sacs à crottes. Deux rouleaux de sachets noirs sont superposés au-dessus d'une poubelle en métal troué. Le plus souvent les dévidoirs sont vides. Plusieurs étés de sécheresse sont venus à bout d'un sapin d'Andalousie plus que centenaire. Une petite fille déposait une offrande de fleurs de branchouilles ou de petits cailloux chaque fois qu'elle passait devant. Et elle lui parlait. Elle a pleuré quand elle a vu l'arbre à terre. Les arbres morts ont été remplacés par des essences adaptées aux épisodes de fortes chaleurs et leur résistante au

sec, chênes pubescents arbres de Judée pins blancs de Provence ou pins maritimes. Pour tenir droits ils sont attachés à grands renforts de cordes à de hauts piquets en bois. Leurs pieds disparaissent sous les herbes profitant de la terre nouvellement retournée. Un homme se tient immuablement debout sous les arbres à proximité d'un banc il n'est jamais assis. Il regarde son téléphone. Le plus souvent les manches de son pull sont relevées sur des tatouages colorés. Un anneau pend à ses oreilles. Il dit bonjour. Un homme avec un avant-bras et une main en plastique tient en laisse un fox terrier hargneux. Il a tenu la maison de la presse avec sa femme. Ils ont divorcé. Il a quitté la boutique. Deux dames se promènent avec leur bâton de marche nordique veste polaire chaussures de randonnée. Elles parlent beaucoup. Un troupeau de poussettes sur le chemin des enfants en bas-âge accrochés aux montants et à leur doudou. Trois jeunes nounous discutent. De l'autre côté d'un grillage troué et rapetassé des poneys préhistoriques ont toujours été là rustiques et poilus comme des mammoths. Interdit de leur donner de la nourriture lit-on sur une pancarte. Les gens apportaient du pain sec. Ça les rend malades.

Dans le clos où se trouvent les chevaux miniatures il y a une mare à moitié asséchée. Sauf quand il pleut. Les grenouilles ont depuis longtemps disparu. Des arbres sont tombés branches cassées. Tout ça forme un grand embarras dans ce bassin maçonné. Des canards colverts fanfaronnent. Les canes cancanent. Les coureurs du dimanche en groupe ou solitaires vous frôlent tout en sueur. La semaine les pompiers courent à un rythme plus soutenu. On aperçoit les voitures rouges garées le long du mur. Chaque été une cohorte de caravanes envahit le parc. Les gens du voyage s'installent pour un temps. Ils se branchent sur la borne à incendie qui dégueule. Les bacs à poubelle aussi. On évite de traverser le parc quand il est ainsi occupé.

Le Cabinet de Photographies du Centre
Pompidou

Le Violon d'Ingres

Le garde-meuble

La benne du ferrailleur

Screenshot

Google Map

Un téléphone portable

Vignettes

Doublons

Tirage en double

Négatifs

Cartes postales

Radiographie

Genbaku no e

Ma photographie préférée

La dernière photographie numérique

La rencontre fortuite sur une table de
dissection d'une machine à coudre et d'un
parapluie

Photos de classe

Photos de la rentrée

Photographies d'artiste

Dessus de cercueil
Photographie de la maternité en noir et blanc
Catalogues d'expositions photographiques
Ma photo dans le journal 1
Ma photo dans le journal 2
Roman-photo
Mon assiette en photo
Livre de recettes
Le gros lampadaire
Photographies de contact
Photographie de l'auteur de l'autrice d'un livre
Photographies de chien sur la couverture d'un
livre
Almanach du facteur
Images 1
Images 2
Galerie
Timbre-Poste
Photographie plastifiée
Plaques de verre
Médaillon
Ma photo sur ton mug
Caméra de vidéosurveillance 2
Caméra de vidéosurveillance 1
Code QR

Le Cabinet de Photographies du Centre Pompidou : Il est entré dans ma vie un jour de l'été 2016.

Le Violon d'Ingres : Man Ray, 1924, épreuve gélatino-argentique, 31x24,7 cm, AM 1993-117 – je sais où la trouver dans la réserve au second sous-sol.

Le garde-meuble : Au décès de la mère aucun des quatre enfants n'a voulu des albums de photographies aux épaisses couvertures en cuir marouflé. Les photographies les plus anciennes ne sont même pas du siècle dernier mais de l'avant-siècle dernier. Le fils aîné a loué une place dans un garde-meuble pour les entreposer. L'arrière-grand-mère n'a qu'à bien ranger son chapeau.

La benne du ferrailleur : Quand les déchèteries n'existaient pas encore, le ferrailleur disposait des bennes dans plusieurs endroits de la petite ville. Epouvanté que l'on puisse les jeter là, quelqu'un de mon entourage récupérait ces albums, mêlant des ancêtres aux siens. Est-ce que les jeter aujourd'hui serait une façon de les tuer une deuxième fois ?

Screenshot : La définition de ce mot reste pour moi la connivence du père et du fils bricolant dans le ventre de la moissonneuse-batteuse, un

jour que Google Earth était passé devant la ferme, Google Earth avait photographié la cour de la ferme devant l'atelier. On y voit la moissonneuse-batteuse, tôle ouverte. Un homme, de dos, est juché sur un escabeau posé sur la roue. Seul l'enfant sait qu'à cet instant précis il était dans le ventre de la machine, il n'y avait que lui pour s'y faufiler. Depuis, le père est mort. L'enfant est un homme à présent. Cette capture d'écran est en permanence dans mon téléphone cellulaire.

Google Map : C'est comme si on ne pouvait plus aller nulle part sans vérifier auparavant sur un écran que ça existe bien quelque part à plat ou en 3D.

Un téléphone portable : Si on me pose la question à quoi te sert ton téléphone portable ? Je réponds sans hésiter pour photographier. Non je ne veux pas d'appareil photo j'ai déjà un téléphone portable. Tous les jours ou presque je photographie Platane.

Vignettes : J'aimerais réaliser un poster géant avec toutes les petites vignettes de Platane au fil des jours depuis le confinement. Qu'y verrait-on au final ?

Doublons : Il y a les photos que l'on a fait refaire pour donner aux grands-parents par

exemple. A leur mort, ces photos font doublons avec celles que l'on possède déjà.

Tirage en double : A une époque, les photographes proposaient le tirage en double des pellicules photos. Un peu comme les opticiens qui proposent une deuxième paire de lunettes pour un euro de plus. Aujourd'hui, on ne sait plus quoi faire de ces tirages en double.

Négatifs : L'été 2015, j'avais réalisé une sorte de rideau chasse-mouches en cousant de longues lanières de négatifs photos avec des perles de toutes les formes et de toutes les couleurs. Exposés au soleil, les sujets ont vite disparu, laissant des taches décolorées.

Cartes postales : Elles sont en voie de disparition. Je n'en reçois plus, je n'en envoie plus. Pourtant j'en ai de pleines boîtes à chaussures. On n'aimait pas recevoir les vieilles cartes colorisées. Aujourd'hui, elles ont quelque chose de kitsch qui attire l'œil.

Radiographie : J'ai gardé sa dernière radiographie réalisée à la recherche d'une éventuelle sciatique. Ce n'est qu'après sa mort que j'y ai vu l'ombre d'un sexe.

Genbaku no e : Sur les images de la bombe atomique d'Hiroshima et Nagasaki, la dimension humaine des photographies est absente.

Ma photographie préférée : C'est celle qui n'a jamais été tirée, la bobine ne s'étant pas enclenchée. N'étant pas endommagée, j'ai pu faire une nouvelle série de photos à la campagne sur celles que j'avais théoriquement déjà faites à Paris dans le quartier de la Défense alors en pleins travaux. Je me souviens très bien de l'une d'entre elles. Il s'agissait d'un groupe d'ouvriers issus de l'immigration à l'heure de midi. Ils s'étaient assis par terre à l'ombre d'un mur, un bonnet sur la tête. Le contraste entre la pierre blanche au soleil et leur peau noire dans l'ombre m'avait saisie. Je n'ai jamais oublié ce groupe d'hommes.

La dernière photographie numérique : Je n'aurais pas eu l'idée de la faire mais ma mère ne s'y est pas opposée. Alitée sur un lit d'hôpital et souriante, elle est entourée de trois de ses enfants. L'ambiance est joyeuse. Le lendemain, elle était plongée en sédation profonde.

Les photos de classe : On s'aperçoit vite que d'une année sur l'autre elles ne varient pas beaucoup. A quoi bon les empiler de la maternelle au lycée ? Une à l'entrée de l'école et une à la sortie du lycée suffiraient. Les changements seraient plus significatifs.

Les photos de la rentrée : A chaque rentrée scolaire, avant l'heure du repas, le personnel du lycée s'égayait dans le parc pour la photographie de rentrée. D'année en année, on y lit les affinités des personnels entre eux.

Photographies d'artiste : J'en possède deux.

Dessus de cercueil : C'est quasiment inévitable. Sur la sienne, on le voit avec Fluorine, sa vache préférée. Elle est partie quelque temps après lui.

La photo de la maternité en noir et blanc : Il y a toujours un photographe qui passait dans les maternités pour immortaliser le nourrisson que l'on ne reconnaît jamais. Sur la mienne, je reconnais le bouquet de roses que mon père avait offert à ma mère. Il m'a offert le même à la naissance de ma fille.

Catalogues d'expositions photographiques : En général, ils sont de bons et beaux supports photographiques.

Ma photo dans le journal 1 : Mon mari aimait bien jouer au jeu de ma trombine-dans-le-journal. On s'amusait à compter le nombre de fois où tel élu local était photographié dans tel journal communal ou local. Certains gagnaient haut la main.

Ma photo dans le journal 2 : Trois fois dans ma vie j'ai eu ma photo dans le journal.

Roman-photo : Adolescente, j'aimais bien lire les romans-photos dans les revues comme Nous deux ou Belle soirée d'autrefois. Ils me faisaient rêver.

Mon assiette en photo : Sans commentaire.

Livre de recettes : J'adore feuilleter les livres de recettes quand il y a de belles photos.

Le gros lampadaire : La pleine lune est un motif récurrent qui s'invite dans mon téléphone portable pour un résultat plus que médiocre.

Photographies de contact : Dans mon téléphone, les photos de contact du répertoire téléphonique ne sont jamais des portraits de la personne mais des motifs en lien avec elle ou liés au contexte qui fait que je les enregistre.

Photographie de l'auteur de l'autrice d'un livre : La photographie de l'auteur ou de l'autrice sur le bandeau de couverture ou à l'intérieur de la jaquette, un argument de vente ?

Photographies de chien sur la couverture d'un livre : Elles ont pléthore ; un argument de vente ?

Almanach du facteur : Les photographies de l'almanach du facteur ont un rien de suranné.

Images 1 : Les images du chocolat Poulain étaient source de dispute. Elles étaient trois

filles. L'une n'aimait pas le chocolat, elle n'avait donc pas d'image. Les deux autres se les partageaient par thématiques.

Images 2 : A l'école, dix bons points valaient une image. C'était la photo d'un château de la Loire. J'avais obtenu l'image du château royal de Blois.

Galerie : C'est l'endroit dans le téléphone où les photos arrivent.

Timbre-Poste : C'est le format des photographies dans la galerie du téléphone.

Photographie plastifiée : A l'aide d'un fil doré elle est pendue à un clou dans l'entrée. Un œil malicieux nous regarde.

Plaques de verre : On en a quelques-unes qu'un ancêtre avait réalisées dans les Alpes. Si on retournait sur les lieux, on constaterait le recul de la mer de glace.

Médaille : Les portraits enchâssés dans les médaillons ont l'air triste d'y être enfermés.

Ma photo sur ton mug : Pour moi, le comble du mauvais goût.

Caméra de vidéosurveillance 1 : Ça fait toujours bizarre dans un magasin par exemple de se voir derrière le comptoir démultiplié sur plusieurs écrans alors qu'on se tient devant le comptoir.

Caméra de vidéosurveillance 2 : A quel moment les parents se sont-ils dit de mettre une caméra de surveillance dans la chambre d'un nourrisson ?

Code QR : Un code QR (en anglais QR code) en forme longue quick response code (« code à réponse rapide ») est un type de code-barres à deux dimensions constitué de modules-carrés noirs disposés dans un carré à fond blanc. Ces points définissent l'information que contient le code. On l'ouvre à l'aide de l'appareil-photo du téléphone.

l'image de la Marianne du *Robin des Bois* de Walt Disney, en robe de mariée dans la boîte de fromage en portions, on l'aurait prise pour vierge

Mammouth écrase les prix

à l'ouverture du Leclerc de Roanne la famille endimanchée s'y rendit en R 16

le cartable à bretelles en simili cuir jaune et bleu fut le seul achat au Carrefour de Vénissieux, les parents regrettant déjà d'avoir cédé à la tentation d'y venir

sur les premiers yaourts aux arômes naturels de fruits La Roche aux Fées les figurines en plastique du charmeur de serpent et du serpent à sonnette sortant de son panier rond

dans les tablettes de chocolat Poulain une image était source de dispute

chez Paul & Nanny chasseur pour enfants à
Lyon les enfants sont assis sur des petites
chaises

le panier en osier pendu autour du cou de
l'ouvreuse au cinéma quand elle passe dans les
rangs à l'entracte

la raie des fesses du garagiste et des années
plus tard celle du plombier

les trois ou quatre toiles cirées empilées les
unes sur les autres sur la table de la cuisine
parce qu'il ne fallait pas jeter mais remplacer

le curé portant une soutane trop courte

il fallait distribuer les cartes du jeu avant de
démarrer la voiture parce que la boîte aux lettres
étaient au coin de la maison

du cinquième étage on voyait sur le trottoir
d'en face la cabine téléphonique pulvérisée par
une voiture : à l'intérieur une personne
téléphonait

une autre fois un cycliste renversé

le clochard sonnant à la porte des
appartements

le laveur de vitres portant longue barbe
rousse et grande échelle nous faisait peur

l'horloger pied noir chauve et barbu sur la
porte de sa bijouterie, aussi

plus loin les pâtisseries orientales orange et
luisantes de gras et de sucre dans la vitrine

la femme que l'on croisait tous les jours en
allant à l'école avait une main en plastique

la peinture verte sur le visage des supporters
de l'équipe de foot de Saint-Etienne

nos visages peints à la craie grasse lors d'une
soirée étudiante, brousse africaine ou paysage de
neige

les hommes reboutonnant leur braguette à la
sortie des vespasiennes

tous les jours le chignon haut et blond de
Madame Janin balayant le trottoir devant sa
chocolaterie

la verge des éléphants du Parc de la Tête d'Or
traînant par terre quand ils urinaient

l'ours malheureux dans la cage d'à côté

chaque année à Noël la maquette d'un circuit
ferroviaire à la gare des Brotteaux

Marie Myriam a gagné l'Eurovision. A l'école
au pique-nique de fin d'année on chante tous
Comme un enfant aux yeux de lumière. Deux
boutons poussent sous mon maillot bleu ciel

Il occupe un quart de la surface de l'appartement, il est deux à trois fois plus long que large, orienté nord-sud dans sa longueur. Carrelage de couleur marron datant de la fin des années cinquante, années soixante, carreaux de dix centimètres sur dix. Face à la porte d'entrée, un placard – penderie ? – fermant avec une clé. Peinture de couleur neutre, je dirai beige, assez clair. A droite de la porte du placard, mur d'une trentaine de centimètres avec interrupteur et prise de courant à un mètre du sol. Une large ouverture, deux portes ouvertes à l'intérieur de la pièce, donnant sur le séjour salle à manger disposant d'un balcon en béton plein. Deux baies vitrées sur la façade plein ouest donnant sur l'avenue de Saxe. En 2024 on aperçoit le haut des platanes. Au centre de la pièce, un tapis oriental dans des tons de rouge. A gauche, deux fauteuils séparés par un meuble de radio en bois laqué des années soixante. Au-dessus, un miroir en forme d'ogive avec deux grilles ouvragées en fer forgé. Entre le meuble de radio et le deuxième fauteuil, celui du côté de la fenêtre, un lampadaire

halogène en métal doré. Entre le fauteuil et la fenêtre, un radiateur recouvert d'une tablette en marbre et sur la tablette, la photographie d'un enfant, une boîte à couture en bois et un vase en étain servant de pot à crayons. Table de salle à manger perpendiculaire au milieu des baies vitrées, là où elles ne s'ouvrent pas. Une vieille femme serait assise sur une chaise. Au-dessus des portes fenêtres, deux caissons pour les volets roulants, recouverts d'un rideau légèrement froncés aux motifs floraux rouge et vert, pendant de part et d'autres des vitres et cachant le bras actionnant l'ouverture et la fermeture des stores. Dans l'angle à droite, des plantes vertes, contre le mur de droite, un buffet à quatre portes puis un meuble d'angle supportant une télévision. Sur la poignée de la porte de droite, une tuile provençale artisanale peinte : un couple affublé comme de vieux campagnards. Revenant dans le couloir à droite de la pièce, un nouveau placard faisant pendant au précédent, puis une nouvelle porte, ouverte elle aussi sur une chambre. Chambre rectangulaire donnant également sur l'avenue. Au sol, plancher vernis ou vitrifié. Au centre du plafond globe blanc suspendu. Deux secrétaires, trois lits : la chambre des filles. Au nord du couloir, un premier miroir d'environ

deux mètres de haut sur un mètre de large tenu au mur par des boulons à la tête hexagonale et chromée. Une porte fermée de couleur beige. Un deuxième miroir identique au précédent. Une deuxième chambre avec un lit dans l'angle nord-est recouvert d'un dessus de lit à gros carreaux verdâtres. Une porte-fenêtre à l'est, avec balcon, donnant sur une cour intérieure. Entend-on les martinets ? Côté est, de nouveau un placard mural fermé avec un clé, au centre du couloir une légère saillie correspondant à l'armoire électrique sur le palier. Sur le devant, un meuble en bois avec un tiroir bas, un planisphère réalisé à l'encre de Chine imitant une carte ancienne, au-dessus une pendule de la forme d'une patate pas tout à fait ronde encadré de formica marron rehaussé d'un liseré doré. Dans le renforcement qui suit, le combiné de l'interphone, le badge de l'aide à domicile, la petite plaque du branchement internet. Porte d'entrée assez imposante en bois de chêne équipée d'un judas. Sur le retour du mur, le cadre d'une broderie réalisée par une arrière-grand-tante, brodeuse. Une porte vitrée en verre dépoli ouverte sur le couloir permettant d'accéder dans une sorte de sas avant d'entrer dans la cuisine. Dans ce sas, au sud, la porte du cabinet également vitrée avec un

rideau pudique de couleur saumon. Contre le mur au sud la porte ouverte du sas puis la salle de bain sans ouverture, un trou noir. A droite de la salle de bain un radiateur recouvert lui aussi d'une tablette en marbre sur lequel se trouve la sculpture d'un petit arbre en fer forgé noir aux feuilles piquantes avec un dromadaire stylisé tenu à l'arbre par une chaîne que l'on peut décrocher. La dernière chambre dans l'angle sud-ouest avec un lit double, une descente de lit en laine bouclée, une planche à repasser. La vieille femme sortirait de la chambre poussant devant elle un déambulateur.

la sieste ou le temps étiré

il somnolait la bouche ouverte les joues creuses les fausses dents rentrées la tête roulant sur le côté les bras offerts sur l'accoudoir les mains imperceptiblement vivantes détendues autant que de vieilles mains perclues de rhumatismes et de déformations puissent être détendues les doigts tordus aux articulations exagérément grossies s'accrochaient sur l'arrondi en bois d'acajou du fauteuil des doigts autrefois habiles qui avaient noué de nombreux lacets de chaussures réalisé avec adresse de nombreux bricolages à la maison mais aussi qui avaient manié des armes en temps de guerres des mains qui avaient serré des mains d'enfants sur le tard des mains qui avaient dispensé des caresses charnelles elles reposaient là abandonnées mais si sûrement vivantes en prolongement de ce corps décharné encore solide et fier assis dans la pénombre – ce serait l'heure de la sieste comme quand l'été il s'allongeait dehors dans une chaise longue à l'ombre tournante de la maison et dont le plein soleil sonnait la fin aucun bruit ne devait venir

troubler cet instant de grâce surtout pas des cris d'enfants alors il se levait reculait le transat à l'ombre prenait un livre et attendait ainsi le moment propice de retourner dans son jardin un potager dont les allées étaient tirées au cordeau et les bordures de pierres si parfaitement alignées qu'il était impensable de venir danser dans les plates-bandes si amoureusement tenues – les bras aujourd'hui si frêles abandonnés au sommeil avaient pourtant fauché inlassablement de grands carrés d'herbe à une époque où le bruit des tondeuses ne dérangeait pas le sommeil et retourné la terre à la bêche ; il transpirait alors beaucoup ne gardant sur le corps qu'un tricot de coton sans manches qui découpait sur ses épaules robustes la marque du bronzage laissant voir le contraste entre une peau tannée par le soleil et une peau très blanche très fine perlée il aimait la chaleur mais il avait les shorts en horreur il avait pourtant les jambes longues glabres le mollet bien dessiné ses pieds chaussés d'espadrilles en toile à la semelle tressée de corde ou de bottes en caoutchouc arrivant à mi mollets quand il fallait braver la pluie et que la terre collait aux semelles ravageant les allées – les pieds aujourd'hui croisés la pantoufle négligemment glissée sur le

tapis il dormait offrant ainsi ce corps usé au regard curieux de qui passerait la tête par l'encoignure de la porte une double porte vitrée qui n'avait jamais été fermée laissant deviner pieds nus sur le carrelage froid les ombres en chemise qui hantaient le couloir la nuit pour gagner les toilettes à l'autre extrémité et cette ouverture sur le noir de la salle à manger aspirait notre courage ; nous avions peur quand il fallait longer la porte d'entrée comme un danger redoutable un rai de lumière filtrant depuis le palier provenant de la cage d'escalier encore allumée le câble de l'ascenseur claquait invariablement sitôt la cabine franchissant le deuxième étage – il dormait ignorant tout de l'écriture

Lyon 1er juillet 2024

Du cinquième étage on domine le carrefour à l'intersection du troisième et du septième arrondissement. Le sens de circulation du cours Gambetta d'est en ouest va en direction de la fosse aux ours. Deux voies sont dédiées aux voitures, avec une voie dessinée au sol pour les cyclistes. A contre-sens une voie pour les bus. A gauche du cours Gambetta, venant du sud de Gerland et du septième arrondissement, l'avenue Jean Jaurès qui devient dans une légère oblique l'avenue du Maréchal de Saxe tirant droit jusqu'au sixième arrondissement et le parc de la Tête d'Or. Au niveau du carrefour, c'est le haut de l'avenue de Saxe, le dernier numéro étant le numéro 165 ou le 167, je dirais le 165. L'observation se fait depuis la numérotation impaire du côté est de l'avenue. Le sens de la numérotation suit le cours du fleuve coulant nord sud en direction de Marseille. Les immeubles sont anciens mais moins cossus que dans le sixième arrondissement. Six étages en moyenne se disputent la hauteur du ciel avec des

platanes arrivant presque au niveau du cinquième étage. La chaussée de l'avenue Jean Jaurès et l'avenue de Saxe se partage comme le cours Gambetta entre couloir de bus à contresens voies de circulation pour les voitures et piste cyclable. Aux quatre angles du carrefour se trouve une station de métro, un escalier simple à l'angle de l'avenue de Saxe et du cours Gambetta, une volée d'escalier doublée d'un escalator au bout de l'avenue Jean Jaurès ainsi qu'une cabine d'ascenseur. Du côté pair de l'avenue Jean Jaurès, un escalier simple tournant le dos à un double abri bus. Une banque fait l'angle du cours Gambetta et de l'avenue Jean Jaurès, côté pair et côté impair. Les arrondis de trottoir sont larges facilitant la circulation aisée des piétons. Cours Gambetta côté sud, une large grille d'aération du métro occupe le trottoir devant un bureau de tabac presse. Parfois, un mendiant se tient là avec sa sébile. Sur un carton on peut lire pour mangé ou bien sans logement 1 piécette SVP. Une autre grille d'aération se trouve avenue de Saxe devant un bar à bières Hopper côté pair. La vitesse de circulation est limitée à 30 km/h, c'est écrit à moitié effacé sur la chaussée. Des feux tricolores ordonnent la danse des voitures bus vélos trottinettes piétons

poussettes utilitaires camionnettes en un flot ininterrompu. Le marquage au sol peinturluré en blanc trace les chemins à emprunter. Beaucoup de SUV de 4X4 urbains encombrant les places de stationnement.

Lyon 5 décembre 1979

Le carrefour Saxe Gambetta semble immuable avec ses huit voies de circulation. Le cours Gambetta comporte deux voies de circulation d'est en ouest et deux d'ouest en est. L'avenue de Saxe dans la continuité de l'avenue de Saxe ou inversement comporte également deux fois deux voies de circulation du sud au nord et du nord au sud. Je ne sais plus si les bandes blanches avaient remplacé les passages cloutés, je pense que oui, mais on continue de dire traverser sur les clous. Des trolleys bus à perche naviguent au milieu des voitures dans leur voie dédiée au-dessus des fils électriques desquels ils ne dévient guère au risque qu'une perche se décroche, le trolley bus ne pouvant plus avancer embouteille l'avenue. Circulent des Peugeot des Renault des Citroën que l'on reconnaît derrière la fenêtre les mêmes voitures que la R 16 familiale la DS du tonton la 2 CV de la tante les mêmes que les modèles réduits Majorette avec lesquels on joue. Du haut de la

fenêtre depuis la chambre on observe la rue on compte les voitures par familles et couleurs. Au feu vert, on compte de un à dix puis valet dame roi pour voir qui est le roi, une belle voiture ou une voiture pourrie. On se dispute en établissant un pronostic de nos voitures préférées. On essaye de déterminer quelle voiture arrivant passera au feu orange devra s'arrêter au feu rouge. Ça finit toujours en pugilat. Le soir les phares n'éblouissent pas. L'enseigne lumineuse du marchand de vélos Pithioud clignote. Aux deux angles de l'avenue de Saxe et du cours Gambetta un café. La vue donne sur le café du Commerce les banquettes en cuir. Quand le store ban est baissé on ne voit que les pieds des clients. Le garçon de café porte pantalon et gilet noirs chemise blanche et plateau rond. Y a-t-il seulement une terrasse ? Et la cabine téléphonique ? Elle est double et l'on surveille qui entre téléphoner combien de temps on imagine les conversations. Parfois un clochard vacillant se lance pour traverser la rue. Tout le monde retient son souffle. Une autre fois un homme mal en point vomit tripes et boyaux sur le trottoir. Alors la rue fait peur.

c'est un cri qui nous précipite à la fenêtre donnant sur le carrefour. un homme crie des insultes dans son téléphone cellulaire parle fort dans une langue que nous ne connaissons pas. à l'autre bout une voix féminine hurle dans le haut-parleur branché et on aimerait tacler ce cri adressé à une femme. l'homme tourne en rond et continue de déblatérer dans un jargon de nous inconnu. des fenêtres s'ouvrent dans le voisinage on entend au loin un cri répondre au premier hurlement cri revenant à son destinataire comme un boomerang. le cri a glissé sur l'homme comme l'eau sur les plumes d'un canard et son langage râpeux nous laisse abasourdis. comment de telles paroles peuvent-elle franchir des lèvres sortir d'une bouche en jets saccadés comme vomissures. la sonnette du bus dans son couloir à contresens retentit les fenêtres se referment étouffant les voix chacun retourne à ses occupations dans un bruit de pantoufles feutrés une chasse d'eau à l'étage un robinet de cuisine. l'homme s'éloigne et avec lui son souffle fétide.

les voitures qu'on avait cru suspendues
reprennent leur course

plus tard elle est partie à la campagne

la gamine a osé dire devant sa mère et la conseillère d'éducation je veux dessiner je veux faire du dessin,

la réunion s'était d'abord tenue en son absence puisqu'elle avait cours dans une salle qui donnait sur la rue Duguesclin – probablement un cours de grec que l'on case en fin d'après-midi quand tous les autres élèves ont quitté le collège – à la sortie du cours elle avait remonté tout le couloir pour se rendre dans le bureau de la conseillère d'orientation où se tenait la mère,

la mère qui ne s'occupait pas de la scolarité de la gamine ce rôle étant échu au père déjà retraité je ne sais pas pourquoi ce jour-là c'était la mère qui était venue au collège elle n'y venait pas ou seulement et encore pour la réunion pa-rents professeurs lesquels disaient toujours les mêmes choses élogieuses sur la gamine mais pas au sujet des mathématiques qui n'étaient pas son fort ni des sciences physiques, elle ne comprenait pas

comment la mère s'était résolue à venir,
pourquoi elle était là,

elle avait remonté le couloir se demandant ce qui avait bien pu se dire en son absence concernant son avenir car ce qu'elle préférait au collège c'était le cours de dessin qui avait lieu dans la salle de dessin située à l'angle des rues Duguesclin et Chaponnay elle aimait les grandes ouvertures qui donnaient sur la rue au fond et à gauche de la salle quand on regardait le tableau,

beaucoup d'élèves n'aimaient pas le cours de dessin parce qu'ils estimaient – ou leurs parents – que le dessin ne servait à rien et qu'une heure de français en plus à faire des dictées ou d'ennuyeux exercices du Bled aurait été plus utile et surtout parce qu'ils n'aimaient pas le professeur qu'ils trouvaient vieux et ennuyeux surtout quand il sortait l'appareil à diapositives pour leur passer des diapositives d'œuvres d'art des grands musées parisiens pendant une heure,

c'était pour la gamine une heure suspendue qui n'appartenait plus au temps elle découvrait des représentations du monde dont elle n'avait pas idée et qui la subjuguait,

il y avait toujours les garçons du fond de la classe qui ricanent devant des tableaux de femmes nues,

le bureau de la gamine étant situé à la bonne distance de l'écran le professeur lui mettait dans la main la télécommande qui permettait de faire avancer le panier pendant que le professeur assis à son bureau lisait un commentaire sur chaque diapositive et donnait un coup de sonnette pour faire venir la suivante,

elle n'aimait pas trop la façon appuyée qu'il avait de lui tenir la main pour lui montrer comment ça marche mais tout en remontant le couloir elle se disait qu'elle aimerait que le cours de dessin jamais ne s'arrête et la seule chose qu'elle souhaitait réellement c'était continuer de regarder défiler des toiles de maîtres sur un écran,

une génération après la gamine ne fut pas surprise de voir sa propre gamine prendre le chemin qu'elle sans qu'elle ne lui dise rien du sien,

je veux faire du dessin et pour cela elle irait dans un lycée beaucoup plus loin que celui qui était juste à côté de chez elle elle était contente d'aller beaucoup plus loin dans un établissement où ni son frère ni ses sœurs n'étaient allés elle n'irait pas en « C » elle passerait le baccalauréat « A3 » philosophie-lettres-arts plastiques une première dans la famille

Il a trente ans le treize octobre, sur la photographie il pose devant un gâteau d'anniversaire rectangulaire recouvert d'une feuille en pâte d'amande sur laquelle est dessiné – il faudrait vérifier et pour cela aller chercher l'album de famille le feuilleter l'ouvrir à la bonne page – un personnage de bande dessinée : Gaston Lagaffe chaussé de ses éternelles savates est suivi de son chat et de sa mouette fouillant une poubelle. Elle est assise à sa droite. A sa gauche, passée sous son bras, la tête de son chien, Pouf. C'est un épagneul. Il a huit ans. Il copie avec application dans un cahier d'écolier, une leçon de géologie. *La fenêtre à l'est, pas tout à fait en face d'elle, éclaire la page gauche du cahier jeté en travers du clavier de l'ordinateur dont l'ombre portée en diagonale sur la page de droite à peine obscurcit la feuille qui s'écrit. Sur la gauche au nord, la porte d'entrée étant ouverte laisse passer un filet de lumière. La mine du stylo bille BIC court après son ombre.* Il a l'âge de commencer à parler, il dit il y a de la né sur la bouka. Un peu plus tard des hi'ondelles sur le fli.

Il a vingt-huit ans, c'est l'été, il écoute en boucle un CD de Nina Simone dans son auto verte. Celle en forme de poire. Il a cinquante-quatre ans. Il arpente les plages normandes avec des chaussures de montagne. Aux Vaches Noires entre Houlgate et Villers-sur-Mer il rencontre un homme en slip de bain bleu qui lui fait des avances. *La main droite a posé le stylo, le glissant au milieu du cahier, la pointe en bas le capuchon bleu en haut. Elle se crispe sur la souris, le gras du pouce reposant sur le bureau, la dernière phalange du pouce légèrement courbé touche le renflement noir tandis que l'index actionne la roulette à la recherche d'un relevé de carrière daté du 25 mai 2023.* Il a dix-sept. Il est aide-familial sur l'exploitation familiale. Dans un tableau à deux colonnes, elle lit sur la deuxième ligne « du 01/04/1979 au 31/03/1980 période militaire ou guerre ». Elle entre en cinquième à la rentrée soixante-dix-neuf. Le cinq décembre elle a ses premières règles. Il a cinquante-cinq ans, il comptabilise cent cinquante trimestres tous régimes, essentiellement agricoles, hors armée. *La main reprend le stylo bille BIC, note ces informations, le repose, reprend la souris, ferme le PDF, revient sur la page d'accueil.* Il a quarante-deux ans. Un matin on lui diagnostique un

infarctus. Durant la nuit il a pris un sachet d'aspirine, bien lui en a pris. Il ne boit pas ne fume pas. Il est stressé. Il a été exposé aux molécules actives des produits phytosanitaires. La causalité est difficile à établir. *Le ciel s'assombrit. Le pouce qui tient le stylo présente un renflement au niveau de l'articulation. Comme les articulations de tous les doigts de la main gauche posée à plat sur la page de gauche. Le bout des trois doigts index majeur annulaire posés sur la page de droite, tiennent les feuilles déjà écrites et gonflées, aplaties.* Il a trente-trois ans. On le retrouve sur une photographie en train de signer le registre des mariages à la mairie du troisième arrondissement de Lyon. L'adjoint au maire demande au couple s'il va venir s'installer dans ce magnifique arrondissement. Les jeunes mariés se regardent et éclatent de rire. Ils expliquent qu'il serait difficile d'y faire pâturer un troupeau de vaches. Il a vingt-neuf ans. Après son père et son grand-père avant lui il devient à son tour chef d'entreprise de battages. A quarante-sept ans, elle hérite d'une moissonneuse-batteuse comme d'autres d'une Lamborghini. *A présent la main gauche relève à quarante-cinq degrés le côté gauche du cahier. Il n'y a plus aucune lumière sur la page de droite*

sauf à allumer la lampe au coin du bureau à droite. Les veines légèrement saillantes et verdâtres tracent leurs sillons sur le dessus de la main droite dont la peau est désormais grisâtre par manque de jour.

compter les moutons dans le noir

T'as lu l'article qu'elle a placardé sur le mur des toilettes l'article qui dit il sera désormais plus simple de les compter pour s'endormir. Un groupe de chercheurs uruguayens a annoncé la naissance de moutons phosphorescents. Ces animaux transgéniques ont reçu un gène de méduse dans leur ADN, les rendant fluorescents sous une lumière ultra violette. Les verres se remplissent de vin blanc. Ce gène de méduse permettrait de repérer dans le corps toute tumeur cancéreuse

Ça veut dire qu'on pourrait prendre des nouvelles de son cancer qui s'allumerait la nuit

Coupez.

Avec un verre de Muscadet Sèvre et Maine sur
lie à la main comprends-tu ce que tu lis

C'est dû à une propriété quantique leur
permettant d'emmagasiner de l'énergie pour la
libérer plus tard sous forme de protons

Facile trop facile

N'empêche

On l'aurait vue c'est sûr on l'aurait su
Et
Et l'on se resserre

Coupez.

Les moutons uruguayens d'abord puis la
vache morte ensuite

Continue

C'est troublant tous ces signes avant-coureurs
c'est après-coup qu'on les voit pourtant on y
avait pensé à la mort de l'homme là ce n'était
qu'une vache qu'il a fallu sortir de l'étable bâcher
pour le week-end on était vendredi
l'équarrisseur ne venait que lundi

Coupez.

Pourtant c'est arrivé le jour de sa fête les
gendarmes qui sonnent à la porte l'homme
évacué en hélicoptère de son champ au CHU

Vous êtes

Brigade de

Coupez.

Au neuvième étage dans le service de réanimation cardiovasculaire et thoracique derrière la jeune interne qui parle une baie vitrée, peut-être un balcon. Répit de courte durée ... arrêt cardiaque respiratoire... coronaires blanches...

Saines... œdème cérébral diffus... les séquelles ne sont pas estimées... tumeur volumineuse... stade avancé... au niveau du foie... veine cave... irréversible... inopérable

Coupez.

Le jour a fini d'être jour

il aurait dit ça sent le pâté

Voiture. Les phares ne sont pas encore allumés. Elle traverse la plaine de Bièvre d'ouest en est. Arrive en ville.

Le film est commencé.

CHU DE LA TRONCHE (Grenoble Alpes). Parking en terrasse. Bitume au sol. Double porte vitrée coulissante. Couloir linoléum. Ascenseur.

Voix off :

Elle ne sait pas encore.

C'est l'été.

A l'intérieur, lumière artificielle.

Dehors, lumière rasante du soleil en bout de course.

L'ascenseur au centre de la tour carrée. Neuvième étage. Un ascenseur double : deux cabines montent et descendent. Sonne discrètement à l'ouverture, ne dit rien à la fermeture.

Voix off :

Elle aurait sonné à l'interphone situé à droite de la porte de service fermée.

Porte de service barrée d'un gros panneau sens interdit (sauf personnel). A gauche de la porte, trois chaises accolées plaquées contre le mur. La peinture s'écaille là où frottement. Bac de fleurs artificielles. Un claustra sépare l'espace du couloir. La porte s'ouvre. On vient. Nouveau couloir. Bureau blanc.

Voix off:

C'est là qu'elle aurait commencé à regarder le paysage,
la montagne, en face,
derrière la femme,
la nuit tombée,
l'agencement du lieu.
Et puis, elle écoute.

Au deuxième plan, un balcon. Plus loin, paysage rochailleux.

Voix off:

La femme aurait commencé à parler.
A parler de ce qu'elle sait de l'homme admis dans le service un peu plus tôt dans l'après-midi.

Elle dit : ça n'a pas répondu...

On a cherché ailleurs.

IRM.

L'autre ne répond pas.

Silence.

(Temps.)

La première est troublée de ce qu'elle a à annoncer.

Elle est jeune interne.

Elle parle encore.

(Temps.)

Elle dit : le cœur va s'arrêter.

NUIT. DENT DE CROLLES. A mi-pente, des arbres puis de moins en moins de végétation. Au sommet, la roche. Violette.

Voix off:

Elle dit quoi encore la femme ?

(Temps.)

Elle dit : cancer foudroyant.

Primaire.

Stade terminal.

Ecran noir.

Silence.

de l'arabe **قبلة** qibla « direction » pour désigner l'orientation cardinale de mes écrits. qibla c'est-à-dire en direction des montagnes des Alpes à moins de cinquante kilomètres et à vol d'oiseau à portée de main. à l'est elles tiennent solides et massives un horizon barré de sommets et pour peu que le store soit ouvert – en fin de journée il l'est – mon regard tire en oblique et observe ce théâtre de lumières et de couleurs changeantes directement à l'opposé du couchant. la maison étant orientée plein sud et mon bureau installé à 45 degrés du mur au sud la fenêtre de biais indique aussi au-delà de la chaîne des Alpes la direction de La Mecque. les montagnes leurs pentes et leurs sommets se blottissent dans une sorte de nid en corbeille entouré par un ensemble d'immeubles et de quelques maisons individuelles avec jardins arborés. c'est dire que je ne vois pas tout pour ne pas dire qu'une infime partie de ce paysage géologique. à l'heure où j'écris le soleil pense à se coucher envoyant sur les anfractuosités des teintes de soierie d'abord nacrée puis moirée de rose intensifiant le bleu

neigeux accentuant les reliefs jouant sur les arêtes à la manière d'un kaléidoscope d'une géode de cristal. il suffit de baisser les yeux sur les pages noircies de lignes pour ne plus retrouver en les relevant ce qui à l'instant formait tableau les roches couvrant leurs épaules en un geste pudique d'un velours pourpre venant recouvrir ce qui tout à l'heure sera endormi et roide tout recouvert de cendres grises la scène à peine éclairée d'un pâle clair de lune laissant danser les dernières ombres

le jour enfile une tenue de chien avec des jambes de pantalon et des manches se couvrir la tête d'un fichu en laine laisser ses grolles après avoir enfilé deux paires de chaussettes souffler s'assurer du mouchoir dans la poche. ouvrir la porte fermer les yeux les rouvrir respirer descendre trois marches et déjà suffoquer sous le ciel chauffé à blanc. en maudissant le soleil se laisser recouvrir par l'enveloppe récalcitrante de l'air insistant et s'insinuant dans la traversée de la cour. avancer comme à pas comptés le long de l'allée marcher en écrasant les gravillons noyés de bitume le chiendent à son aise les fleurs de liseron courant entre les pierres de bordure les noyaux de griottes anciennement tombés de l'arbre. ajuster les lunettes aux verres fumés se passer la main sur le front dans un geste qui dit l'accablement la peau du visage se dilatant des gouttes de sueur coulant sur les tempes. s'approcher au plus près des arbres jetant leur ombre miniature à cette heure de la journée, instinctivement rentrer les épaules arrondissant le dos ployant la nuque pressant le pas se hâter

de quitter cette fournaise compter les mètres à franchir avant d'arriver à la route se coller tout contre la haie de laurier pour espérer essayer d'échapper aux rayons coupant net de leurs lames tout ce qui bouge. étouffer sa voix dans le silence écrasant du début d'après-midi. nous séparant du hangar tout cet espace à ciel nu le bâtiment lui-même s'ouvrant sur les côtés est et sud aux courants d'air envahissant le lieu mettant sous pression les plaques en fibrociment de la toiture soulevant la poussière du sol le béton ayant remplacé la terre battue devenant pour les enfants une aire de jeu la moissonneuse-batteuse libérant sa place. lorgnant à l'ouest penser aux orages grondant au loin et engager une course perdue d'avance contre la montre des éléments se dépêcher toutefois l'orge prête à moissonner terminer au moins la parcelle pour ne pas avoir à y revenir presser la paille évitant ainsi d'avoir à la faner la rentrer avant la pluie. si possible ne pas mouiller la machine encore moins la faire tremper la poussière se collant alors sur les parois métalliques de son ventre les grains restant dans la barre de coupe profitant de l'aubaine pour pousser drus repousser le moment où les grêlons perforant les feuilles hachant les tiges couchant les blés cassant les

colzas vont s'abader comme de jeunes agneaux
pirouettant dans la pâture rebondissant et
jaillissant sans cesse ne les soupçonnant pas
s'empilant dans les coins et les recoins ils sont là
gisant à nos pieds blanchissant le bord du
chemin et nous les poings contractés

soleil cour coupée

couperet. soleil cour coupée moitié blanchie
moitié ombre. deux triangles parfaitement
découpés. confusion de l'esprit cueilli à la faux.
diagonale du fou. sa condition de vivante
l'exténue. elle est cloche fêlée sans battant.
porcelaine cassée. écrasée sous le ciel chauffé à
blanc lame métallique. blancheur du ciel écorché
à l'os. étouffera sous le couvercle de plomb scellé
à sa robe. soleil allumé cour coupée en deux
parties inégales d'ombre et de blancheur.
enveloppe récalcitrante de l'air. givre en liseré
d'or viendra fissurer les parois de céramique
brûlante. soleil accablant dans la fournaise du
jour couperet comme lame. maudira l'été le ciel à
vif immensément. aucun refuge dans l'arasement
de la journée

Le vent s'est levé l'humidité remonte du sol la paille ramollit ne monte plus dans le convoyeur ça bourre dans la barre de coupe la vis d'alimentation éructe il est tard il est temps de rentrer La coupe repliée la moissonneuse-batteuse s'extirpe de la parcelle rejoint le chemin éteint les feux de chantier allume les phares de circulation actionne le gyrophare et s'élance sur le bitume La nuit est si épaisse que la route disparaît dans l'obscurité les phares ratissant les bas-côtés élargissent la voie nulle habitation à peine distingue-t-on une ou deux guérites plantées là en bordure du camp militaire qui envahit les bois La route promet d'être longue une heure pour parcourir vingt kilomètres le temps d'une émission L'autoradio diffuse une musique afro pop en direct d'un festival l'Afrique s'invite à bord Est-ce la faute des hommes de couleur ? lance l'animateur radio La machine freine on n'entend pas la réponse un chevreuil s'élance sur la chaussée bondit sur le talus s'enfonce dans les taillis Nuit noire sans lune

Virage après virage la moissonneuse-batteuse descend le coteau éclairant de son halo orange les branches des arbres qui agitent mollement leurs feuilles comme des mouchoirs d'adieu La chaleur de l'après-midi est tombée aucune âme qui vive Il ne s'agirait pas de tomber en panne ni de passer la nuit dans la forêt des Chambarans habitée par une faune sauvage Ce n'est pas encore la saison où les cerfs en rut poussent leur cri rauque Le haut-parleur de l'autoradio crachote plus qu'il ne brame les ondes passent mal dans l'épaisseur des fourrés On pourrait s'endormir sur le siège du passager comme les enfants s'endorment en voiture et rêver d'être sur le bateau qui relie Brindisi à Patras un moteur Mercedes identique équipe les deux véhicules leur ronronnement est le même et saisissant la confusion est proche Aux aurores allongé sur un banc sur le pont du bateau roulé dans un drap en papier de la compagnie ferroviaire on ouvrirait un œil sur Corfou île grecque ionienne à l'entrée de la mer Adriatique Au XIème siècle Corfou fut détachée de l'Empire byzantin par les rois normands de Sicile Il fait presque frais on a pensé qu'en Grèce il fait chaud l'été on n'a pas pris de chandail La machine devine au dernier moment le virage rapide qui la

surprend à gauche puis immédiatement après le virage à droite sur le tertre avant de poursuivre à la saison des grenouilles sur un parterre luisant En contrebas de la route dans le prochain virage un étang et son cabanon abandonné Elle ignore l'embranchement à droite et continue de monter tout droit dans les bois là où à gauche une barrière empêche parfois l'accès du sentier Des diodes rouges ouvrent sur ses bords la voie infléchie qui se referme sur son passage Les fissures naturelles de la chaussée jouent les vaguelettes Un cervidé coiffé de bois pourrait surgir dans la lumière des phares ses bonds gracieux enchanteraient l'opacité nocturne qui sent le jour naissant Sortie de la tapisserie végétale une ombre furtive aux yeux fluorescents se fraie un chemin On s'imagine monter en trottinette le boulevard de la ville là-bas au-delà des bois Les fines roulettes glissent sur les dalles de pierre polie L'avenue est bordée d'immeubles cossus aux riches appartements avec de hauts plafonds des balcons éclairés des mousselines ondulant aux fenêtres des lustres des lumières diffuses parfois un rideau coloré ou la braise d'une cigarette fumée hâtivement dans le soir En haut du boulevard une fontaine monumentale crache son eau On se laisserait porter et sur

l'arrondi du pont les robes s'envoleraient La
moissonneuse-batteuse continue de rouler sur
un tracé qui serpente au milieu des chênes et des
hêtres Très haut dans le ciel les étoiles doivent
briller mais la lune est absente Au-delà des bois
des broussailles et des collines une maison
attend On n'est pas encore rentré on s'arrête
d'abord au silo récupérer les tickets de pesée la
route est longue

de toi récemment j'ai découvert le physique – c'était en novembre dernier à l'occasion du décès de ma mère parce que la mort fait ouvrir les archives familiales – et j'étais contente de te voir enfin sur une photographie au détour d'un album était-ce dans le jardin des sœurs à Bordighera petite ville de la province d'Imperia dans la Ligurie à cause des palmiers en arrière-plan et d'abord que reste-t-il de ce jardin et des sœurs dont une est l'une de tes cousines qui y est morte et enterrée – une plaque le stipule sur le caveau de famille au cimetière de Valence – de te voir debout et vivant mais je ne sais déjà plus si c'est dans ta robe de bure ou dans une tenue civile pantalon aux plis marqués sur le devant de la jambe pull à col roulé blouson à fermeture éclair ouvert avec négligence parce que manifestement tu ne t'attendais pas à être pris en photo à cet endroit précis au pied d'un palmier lui-même au pied d'une tour carrée genre clocheton

de toi je connaissais l'écriture quand tu écrivais à tes cousines dont ma grand-mère cueillie à la fleur de l'âge et rappelée bien trop

tôt à Dieu en 1934 tu écrivais à tes cousines dans la boue d'une tranchée avec un crayon à mine sur une feuille lignée aujourd'hui jaunie tu écrivais de ton écriture fine et penchée le 16 octobre 1915 ce que le film de Christian Carion *Joyeux Noël* met en images ... *Nous avons été de la sorte obligés de nous regarder les uns et les autres puis on a fini par faire connaissance et on a échangé du pain et de l'eau de vie pour du jambon et des cigares...*

c'est ainsi que toi et ton écriture êtes entrés dans ma vie à la mort de ma grand-tante en 1980 quand nous avons retrouvé dans sa correspondance tes lettres et je me demande comment cette lettre en particulier a pu échapper à la censure

ta photographie s'est glissée en filigrane sous la signature de ta lettre *Ton cousin Eugène* celui qui est entré dans les ordres au sortir de la guerre

ta vie de religieux était-elle tracée d'avance quand dans chaque famille le rang de naissance ordonnait une place dans la société à toi aurait échoué l'ordre de te faire moine ou bien est-ce les horreurs de la guerre qui t'a retranché dans le silence de La Trappe ? tu es ainsi devenu moine trappiste et quand le film de Xavier

Beauvois *Des hommes et des dieux* est sorti
maman a lâché d'un ton laconique le cousin
Eugène a séjourné à Tibhirine mais il n'y était
pas au moment des massacres il a fini ses jours à
l'abbaye d'Aiguebelle tu appartenais donc à
l'ordre cistercien de la stricte observance vivant
dans le silence la prière et le travail manuel que
m'aurais-tu dit si j'avais eu le loisir de te
rencontrer

de toi récemment j'ai découvert le physique – c'était en novembre dernier à l'occasion du décès de ma mère (2) parce que la mort fait ouvrir les archives familiales (3) – et j'étais contente de te voir enfin sur une photographie au détour d'un album était-ce dans le jardin des sœurs à Bordighera (4) petite ville de la province d'Imperia dans la Ligurie à cause des palmiers en arrière-plan et d'abord que reste-t-il de ce jardin et des sœurs (5) dont une est l'une de tes cousines (6) qui y est morte et enterrée – une plaque le stipule sur le caveau de famille au cimetière de Valence (7) – de te voir debout et vivant mais je ne sais déjà plus si c'est dans ta robe de bure ou dans une tenue civile pantalon aux plis marqués sur le devant de la jambe pull à col roulé blouson à fermeture éclair ouvert avec négligence (8) parce que manifestement tu ne t'attendais pas à être pris en photo à cet endroit précis au pied d'un palmier lui-même au pied d'une tour carrée genre clocheton (9) (10)

de toi je connaissais l'écriture quand tu écrivais à tes cousines dont ma grand-mère cueillie à la fleur de l'âge et rappelée bien trop tôt à Dieu en 1934 (11) tu écrivais à tes cousines dans la boue d'une tranchée (12) avec un crayon à mine sur une feuille lignée aujourd'hui jaunie tu écrivais de ton écriture fine et penchée le 16 octobre 1915 (13) ce que le film de Christian Carion *Joyeux Noël* (14) met en images ... *Nous avons été de la sorte obligés de nous regarder les uns et les autres puis on a fini par faire connaissance et on a échangé du pain et de l'eau de vie pour du jambon et des cigares...* (15)

c'est ainsi que toi et ton écriture êtes entrés dans ma vie à la mort de ma grand-tante en 1980 quand nous avons retrouvé dans sa correspondance tes lettres et je me demande comment cette lettre en particulier a pu échapper à la censure (16) (17)

ta photographie s'est glissée en filigrane sous la signature de ta lettre *Ton cousin Eugène* (18) celui qui est entré dans les ordres au sortir de la guerre (19)

ta vie de religieux était-elle tracée d'avance quand dans chaque famille le rang de naissance ordonnait une place dans la société à toi aurait échoué l'ordre de te faire moine (20) ou bien est-

ce les horreurs de la guerre qui t'a retranché dans le silence de La Trappe ? tu es ainsi devenu moine trappiste (21) et quand le film de Xavier Beauvois *Des hommes et des dieux* est sorti (22) maman a lâché d'un ton laconique le cousin Eugène a séjourné à Tibhirine (23) mais il n'y était pas au moment du massacre (24) il a fini ses jours à l'abbaye d'Aiguebelle (25) tu appartenais donc à l'ordre cistercien de la stricte observance vivant dans le silence la prière et le travail manuel que m'aurais-tu dit si j'avais eu le loisir de te rencontrer (26)

(1) Le jeu de mots est facile, j'en conviens, le titre m'est venu en premier. Toutefois, l'article a d'abord été publié sous le titre « Dans le silence de La Trappe » avant d'être modifié

(2) C'est toujours au moment de la mort de quelqu'un que l'on se dit qu'on aurait dû lui poser plus de questions au sujet de la famille ou d'évènements traversant l'Histoire. Ma mère était la dernière de sa génération à pouvoir témoigner. Elle avait 96 ans. J'aurais pu l'interroger sur son lit d'hôpital et prendre des notes comme je l'avais fait une fois par téléphone interposé. J'interrogerai cependant une cousine qui saura peut-être m'en dire davantage

(3) Il y a toujours quelque chose de compulsif à ouvrir les archives familiales

(4) J'associe depuis toujours une sorte d'exotisme à cette localité et j'aime beaucoup prononcer ce mot Bordighera, avec le -h de la langue italienne après le -g plutôt que le -u de la langue française

(5) J'ignore à quelle communauté les sœurs appartenaient ni si cette communauté existe encore

(6) Il avait trois cousines dont ma grand-mère décédée bien avant l'âge d'être grand-mère

(7) Le caveau de famille aura 100 ans en 2026. Il est dans la même allée que celui des religieuses trinitaires qui forment une congrégation enseignante et hospitalière du droit pontifical. Je ne sais pas pourquoi ni quand la tante Marcelle est partie à Bordighera alors qu'elle aurait pu rester à Valence où vivait sa famille

(8) J'aurais même penché pour un blouson d'aviateur

(9) Le palmier participe à l'exotisme du lieu déjà évoqué plus haut dans la note (4)

(10) La photographie étant dans un album se trouvant lui-même dans un garde-meuble à Lyon, je ne peux pas vérifier si le clocheton de la

photographie est le même que celui que j'ai vu sur un site internet en écrivant l'article

(11) J'ai sous les yeux la coupure de journal parue à l'époque dans Le Progrès de Lyon. L'avis de décès indique que la défunte est partie « munie des sacrements de l'Eglise » et précise « Pas de faire-part et pas de perles »

(12) Il s'agit de la guerre des tranchées de 1914-1918. Boue et tranchées sont un pléonasme

(13) 16 octobre 1915 écrit 16 Xbre 1915. Les quatre derniers mois de l'année étant des mois en -bre on peut consommer fruits de mer et crustacés

(14) Film réalisé en 2005 avec notamment Guillaume Canet, Diane Kruger, Daniel Brühl, Dany Boon, Gary Lewis pour ne citer qu'eux

(15) Je pourrai reproduire ici l'intégralité de la lettre

(16) Le cousin avait trois cousines mais ses lettres sont adressées à l'une d'entre elle, Marie-Louise. Une idylle s'était-elle ou se serait-elle nouée entre le cousin et la cousine ? Les deux sont finalement restés célibataires

(17) Le pays était en guerre depuis plus d'une année. Par la suite la censure n'a plus laissé passer ce genre de littérature

(18) Je trouve la signature émouvante avec ses pleins et ses déliés

(19) A vrai dire je ne sais pas à quelle date il est entré dans les ordres ni les raisons si tant est qu'il en faille pour se faire moine

(20) J'ignore si le cousin Eugène avait des frères et sœurs ni son rang de naissance. Je ne sais pas non plus qui étaient ses parents ni leurs liens de parenté avec la famille de Valence

(21) Pourquoi moine trappiste et pas père chartreux ?

(22) En 2010 avec entre autres Lambert Wilson et Michael Lonsdale

(23) J'apprends qu'il s'agit d'un domaine situé en Algérie à Médéa non loin d'Alger qui abrita à partir de 1937-1938 l'abbaye Notre-Dame de l'Atlas fondée par les moines de l'abbaye d'Aiguebelle tiens tiens tiens

(24) En 1996 sept moines ont été enlevés puis assassinés décapités. Les têtes ont été rendues mais pas les corps. Ceci dit je ne sais pas où est enterré Eugène

(25) L'abbaye d'Aiguebelle d'architecture romane est une abbaye cistercienne fondée par l'abbaye de Morimond en 1137 aux confins du Dauphiné et de la Provence dans les communes

actuelles de Montjoyer et Réauville dans la Drôme

(26) « que m'aurais-tu dit si j'avais eu le loisir de te rencontrer » ou bien « qu'aurais-je pu te dire si je t'avais rencontré ». La chose que je sais c'est que je t'aurais probablement vouvoyé

à la page 259 du livre que je suis en train de lire⁴ je lis « *Elle est seule, seule, seule, à une heure sans heure, le ciel blanchi qui l'entoure pourrait être n'importe quand* ». j'emprunte le titre seule à une heure sans heure et j'écris : seule dans l'étendue cadastrale de la plaine au détour d'un bornage d'un fossé d'herbe à moitié fauchée – que fait l'autre moitié de ce temps ? – d'un fil télégraphique s'offrant pour pendaison seule à deux avec le chien seule à trois avec le chien et sous l'ombre d'un arbre le saluant au passage faute de saluer âme qui vive seule dans la coupelle de plomb fondu faisant trembler le ciel dans la chaleur estivale seule sur la terre ferme et pourtant souterrainement ça grouille là derrière le mur épais du cimetière surplombant la route les pensées sauvages poussant leur chansonnette de pétales jaunes dans les interstices des pierres d'assise il suffit d'écouter le gargouillis de l'eau ruisselant la nuit jaillissant du bec de la fontaine tout qui s'ébruite dans la solitude des champs nocturnes

⁴ Phoebe Hadjimarkos Clarke, *Aliène*, Editions du sous-sol, 2024

Elle est mal assise sur une chaise en plastique coque. Si elle redresse le buste ses reins cambrés creusent l'espace entre son dos et le dossier de la chaise. C'est inconfortable. Sinon elle s'affaisse. Elle est affaissée, un livre sur les genoux qu'elle essaie de lire Colum McCann. *Apeirogon*.

Elle est allongée sur un matelas pneumatique pompant confortablement. Sa bouche avale l'oxygène comme la carpe. Le flacon suspendu au-dessus du lit chuinte. Elle voit des feuilles de papier tomber du plafond.

Elle imagine à quoi ça doit ressembler les dalles du faux-plafond fuyant vers l'autre rive. Ça doit ressembler à ça. Elle s'agite sur sa chaise, décolle son postérieur du plastique dur. Du regard elle enveloppe le corps alité devant elle. Ce qui se joue là sous ses yeux impuissants. La parole manque. Ses pensées s'ankyloset.

A elle, son esprit reste vif. Alors que tout en elle sauf la mémoire fout le camp elle dit Ils continuent de se battre. Elle a bien dit Ils continuent de se battre. Qui ? Les médecins ?

Non. Elle articule Les Juifs et les Arabes. Son Dieu l'aura déçue. Dans un dernier souffle son désarroi murmuré.

elle arpente la plaine avec un chien n'étant pas le sien elle le précise à qui ne le demande pas mais elle dit toujours aux personnes qu'elle rencontre la félicitant pour ce beau chien ce n'est pas mon chien je ne fais que le promener et j'en profite pour aller voir mon arbre que je photographie journallement et de manière rémanente depuis l'un des confinements je ne sais plus lequel Effectivement lors du premier confinement elle n'avait pas photographier le platane puisqu'il faut pour cela tourner à gauche aller au bout du chemin traverser la départementale avancer encore quelques mètres ou quelques centaines de mètres elle n'a pas mesurer mais de la mi-mars à début juin et même jusqu'aux premières griottes elle avait photographier la même branche du griottier Là elle se promène avec le chien

une fois le portail franchi tourné à gauche le chien tire sur la laisse Il sait qu'au bout du chemin il y a un parc avec des poules et un petit

coq nain A l'approche de l'enclos elle court derrière le chien tenu en laisse sachant que sous la boîte à lettres il va se mettre à l'arrêt C'est un chien de chasse n'allant pas à la chasse mais dont l'instinct lui dicte les postures Après avoir traversé la départementale il se calme poursuivant son chemin jusqu'au prochain arrêt sous le platane pour la photographie du jour La promenade est invariablement la même

elle se demande si elle irait journallement dans la plaine s'il n'y avait pas le chien à promener La plaine elle a commencé à l'aimer quand elle est devenue son terrain de jeu pendant le confinement Il n'y avait pas encore le chien mais elle pouvait arguer faire le tour de ses parcelles pour aller à pied au-delà du kilomètre et de l'heure autorisés c'est du moins ce qu'elle écrivait sur son autorisation de sortie qu'elle mit plusieurs jours à signer parce qu'au début dans une forme de déni elle n'avait pas accepté que maintenant c'était elle la fermière qu'elle le veuille ou non Finalement le confinement l'a libérée de son emprisonnement mais pas de sa solitude

lapidaire en cinq fragments

au-dessus du meuble de desserte le planisphère a été réalisé il y a longtemps par l'enfant de dix ans avec une plume et de l'encre de Chine Le papier a jauni Récemment un cadre en cerisier a remplacé l'ancien passé au brou de noix

le tour de la fenêtre en PVC gris anthracite fait cadre l'arc-en-ciel éphémère le traverse de part en part

il a plu L'arbre se reflète dans la flaque C'est son reflet qui sera photographié

komorebi : c'est la lumière du soleil filtrant à travers les feuilles du platane qui est filmée

le bol en raku est fissuré ébréché fêlé La jointure en or du kintsugi en souligne les éclats

version n° 2
28/07/2024

